

## Belge sur le retour

12/20

RÉCIT



Après 25 années d'exil au Mexique, l'écrivain Hubert Antoine, lauréat du prix Rossel en 2016, observe une Belgique

différente. Vingt épisodes durant, il nous livre la chronique de son retour sous nos latitudes et convoque, tour à tour, les vieux slows de Pierre, les gaufres chaudes, le patriotisme de Guy Coëme ou les femmes de Corto Maltese.

## L'arc-en-ciel sans la pluie



HUBERT ANTOINE

À l'école, dans les années 80, « pédé » était une injure commune. Les mectons évitaient la couleur rose, s'abstenaient de trop s'agiter en dansant ou d'afficher des gestes de joueurs de badminton. Les filles entre elles utilisaient plutôt les mots « salope » et « pute ».

Le succès de séries actuelles, adolescentes et explicites, type *Sex Education* ou *Euphoria* (qui, dès le troisième épisode, a déjà montré plus de verges qu'une visite médicale du collège Cardinal Mercier), a révolutionné non seulement la perception de la sexualité mais l'amour même. La masturbation n'est plus un tabou mais une preuve de bonne santé, comme l'affirme James dans la première saison de *The End of the F\*\*\*ing world* ; la femme a fait germer le bouton de son clitoris dans les barbes fleuries ; l'homosexualité appartient à la normalité, du moins dans notre démocratie. D'autres sexualités ouvrent leurs ailes dans un espace chaque fois plus large.

Je me souviens quand le plus célèbre journal catholique du Royaume – pour ne pas le nommer, s'étonna, en son éditorial, d'avoir imprimé entre ses pages, la veille, le mot *pénis*. C'était sous le gouvernement Martens.

Aux USA, une statistique a démontré que le taux de viols est le plus bas dans les États où l'on regarde le plus de pornographie. Douze des quatorze ami(e)s proches de ma cadette se déclarent ouvertement bisexuel(le) et aucun(e) ne souhaite avoir d'enfant.

Personnellement, je trouve formidable cet espace nouveau où les non-dits et tabous sont effacés. Le sexe n'est plus enfermé dans une binarité de grammaire. L'égrégie nue peut s'effacer des déjeuners sur l'herbe et être remplacée par une des identités LGBTQIA+. C'est s'ôter une pression sociale de ne plus ranger dans la différence les comportements libérés.

Il y a encore beaucoup de chemin à faire pour que les spécificités de chacun soient incluses dans la normalité et ne soient plus regardées. Cette libéralisation est une franche avancée vers l'inclusion de tous.

2/4

TÉLÉVISION

## Les héros de notre enfance

Fifi Brindacier, Goldorak, Mario Bros, Son Goku. Leurs innombrables passages dans le petit écran ont bercé l'enfance de différentes générations. Cette semaine, « Le Soir » dresse leurs portraits. Pour que les plus jeunes d'entre nous découvrent les héros de l'enfance de leurs parents. Et les parents ceux qui ont fait rêver leurs enfants...

## La fulgurante métamorphose de Goldorak en objet culte

Simpliste, un chouïa mièvre, limite bas de gamme, le « formidable robot » créé par le Japonais Go Nagai a atterri presque par accident dans les radars de l'Occident des années 70 et 80. Sa complexité narrative et idéologique l'a propulsé dans les hautes sphères du patrimoine culturel.

PHILIPPE LALOUX

Tokyo, 1975. Dans sa chambre d'hôtel, Bruno-René Huchez attend un coup de fil : une société nipponne souhaiterait vendre ses tracteurs en France. Pour tuer le temps, le jeune homme d'affaires parisien « zappe ». Jusqu'à ce qu'il tombe nez à nez avec un dessin animé : *UFO Robot Grendizer*. Il venait de découvrir Goldorak. Mais surtout de dénicher un filon phénoménal, qui deviendra l'icône planétaire d'une génération.

Le lendemain, il décroche un rendez-vous chez Toei, un studio d'animation ultraconfidentiel qu'il serait hasardeux de qualifier de Disney japonais. Le paraphe sous le contrat ne traîne pas. Dans son essai autoédité (*Il était une fois Goldorak*), Bruno-René Huchez dira que tout le mérite d'avoir importé Goldorak en France revient « à ses muscles ». Dans ses valises : 200 kilos de bobines de 35 et 16 mm. Et en bas de la pile, au cas où, les premiers épisodes de futurs cartons cathodiques : *Candy* et *Albator*.

Au Japon, la série, créée par le mangaka Go Nagai, traîne la patte. Elle disparaît des écrans de Fuji TV en 1977. A Paris, c'est la galère. Il faut trois ans pour adapter les 74 épisodes de 26 minutes, gommer quelques références culturelles insolubles dans la culture française. Et convaincre. TF1 n'en veut pas. Du bout des lèvres, à la faveur d'une nouvelle équipe aux manettes des programmes jeunesse, Antenne 2 accepte. Jacques Canestrier, le distributeur de la série dans les pays francophones, a un argument en or massif : le prix. Les plus mauvaises langues répéteront que l'invasion de feuilletons japonais le mercredi après-midi ne repose que sur cet argument : 20.000 francs français l'épisode (environ 3.000 euros), contre 30.000 francs (4.500 euros) la minute pour les productions maisons. Mais l'ingrédient économique est loin d'expliquer la métamorphose de Goldorak en véritable objet culturel et phénomène médiatique de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

## En catimini dans le PAF

L'ovni débarque dans le PAF (paysage audiovisuel français), en catimini, le 3 juillet 1978, en même tant que le tout premier numéro de l'émission pour enfants *Récré A2* (et non, comme le répète erronément la légende, au *Club Dorothee*, créé, lui, en 1987 sur TF1, fraîchement privatisée). Le choc est violent tant le genre était absent des radars occidentaux. Gérard Chambre, qui coprésente l'émission avec Dorothee, introduit la créature en ces termes lyriques. « Et pour terminer, alors, nous avons un nouveau feuilleton qui, euh... ce sera le

5,2

Conçu d'abord en 1974 sous la forme d'un manga (ces BD qui se lisent « à l'envers »), Goldorak est, mine de rien, l'un des pionniers du genre. Il faudra attendre 1980 pour que cette nouvelle révolution nipponne débarque chez nous. Un tsunami. Aujourd'hui, dans le monde, quasiment une BD vendue sur deux est un manga. Un business qui pesait 5,2 milliards d'euros (en hausse de 10 % par rapport à 2020). Avec plus de 500 millions d'exemplaires vendus, *One Piece*, écrit par Eiichiro Oda, tutoie les sommets de la littérature mondiale.

100 %

En septembre 1978, trois mois après le début de la série, un épisode de *Goldorak*, toujours diffusé le mercredi en fin d'après-midi sur *Récré A2*, a atteint les 100 % d'audience sur le créneau 18-20 h. Celle de TF1 était, par conséquent, de 0 %. Un cas unique dans l'histoire de l'audimat français.

premier épisode aujourd'hui, qui s'intitule *Goldorak*. Alors, qu'est-ce que *Goldorak*, eh bien, euh, c'est un feuilleton japonais qui se passe en l'an 2884 sur une petite planète, très loin, entre Mars et Vénus, je crois, qui s'appelle « Petite Planète bleue » et qui a un tas, un tas d'histoires. Vous allez voir, il y a des soucoupes volantes, il y a des fusées, il y a un tas de choses. Enfin, vous allez voir dans quelques instants le premier épisode. »

## Tragédie shakespearienne

On refait le pitch. La série raconte donc l'histoire du Prince Actarus, lequel n'est pas de notre galaxie. Après l'éradication nucléaire de sa planète, Euphor, par les forces maléfiques (« fascistes », diront les analystes) de l'empire Véga, il se réfugie sur Terre à bord de Goldorak, un robot, dérobé à l'ennemi, haut de 30 mètres, avec de grandes cornes jaunes et des pattes d'eph en métal. Le pilote et sa machine font littéralement corps. Actarus, qui pense à tort être le seul survivant d'Euphor, est adopté sur Terre par le professeur Procyon. Avec ses amis Alcor et Vénusia, Actarus et Goldorak reprennent du service afin de contrer la menace de l'armada de Véga, qui souhaite cette fois détruire la Terre.

Le combat contre « le côté obscur de la Force » évoque sans peine celui du premier volet de la trilogie *Star Wars*,

